

– Vous savez que je vais avoir trente ans dans un mois ?

– Ça vous fait peur ?

– Non ! Enfin, si !

– Prenez le temps d’y réfléchir et dites-moi.

– Vous avez des patients après moi ? Parce qu’en fait, c’est tout réfléchi. Sauf que le temps que je vous explique, soit vous sautez par la fenêtre en vous disant : « Cette fille est The matrice qui a servi à fabriquer toutes les bavardes ineptes depuis la Création, au secours, délivrez-moi ! », soit c’est moi que vous jetez dehors. Pas par la fenêtre, vous serez gentil, j’ai une soirée. La soirée de la dernière chance, en plus !

– Je vous écoute, Clémence.

Lui, c’est Jonas Kellermann. Docteur Kellermann. Mon psy depuis l’anniversaire de mes vingt-cinq ans, date à laquelle je me suis dit : « Ma fille, si tu ne veux pas finir sèche comme une meringue, tu as vraiment besoin d’aide. » Harrison Ford en plus jeune, trouvé par hasard dans les pages jaunes. Si j’étais ministre de la Santé, j’interdirais aux hommes trop sexy d’être psy. Impossible de se concentrer. À soixante euros la séance, ça fait cher le fantasme ! Ce qui ne m’empêche pas de noter docilement dans mon agenda les rendez-vous qu’il me donne tous les mois. Bon, mes trente ans, par quoi je commence ?

– Bien sûr que j’angoisse ! Ce n’est même pas l’âge en lui-même. Là, O.K., j’assume, je suis larguée avec les nouvelles stars du Net, je mets trois jours à me remettre d’une nuit blanche et, ce matin, j’étais à deux doigts d’acheter un magazine de tricot pour faire une brassière à

ma nièce. Ce qui m'inquiète, c'est ce qu'on dit à propos des trente ans. Vous savez ? Le truc débile auquel personne ne croit, mais qui reste comme une trace de goudron sur des ballerines. L'âge de raison ! À trente ans, on se pose, on relativise, on pense enfants et carrière ! Et côté sexe, c'est la chute libre. De cent trente fois par an, on passe à soixante-huit ! Vous le croyez, ça ? Bon, ce n'est pas ce qui va changer ma vie, vu que, depuis dix ans, je stagne à zéro, mais quand même, c'est dingue ! En plus, être raisonnable, ça suppose qu'on a été déraisonnable. Pas du tout moi, ça ! Comment voulez-vous être déraisonnable sans homme dans sa vie ? Vous allez dire que je tourne en boucle sur le sexe, mais le dernier que j'ai vu nu, c'était au musée d'Orsay, un Grec. Il m'a vue, il n'a pas bronché. Il est resté de marbre, alors que j'avais une petite robe à fleurs toute mignonne. Pourquoi vous ouvrez la fenêtre ? Je vous soûle ? Vous voyez, je vous l'avais dit ! Il vaut mieux que ce soit moi qui parte, vous avez la vie devant vous.

– J'ouvre parce que la clim est en panne.

J'ai failli dire que, s'il avait trop chaud, il pouvait retirer sa chemise, mais il m'aurait crue encore plus atteinte que je ne suis.

– C'est toujours à cause de mon père que je suis comme ça, d'après vous ?

– Il a créé des manques dans votre existence, c'est indéniable, mais ça n'explique pas entièrement votre manque de confiance en vous.

C'est là que ça coince avec Harrison. Depuis le début, il bloque sur ma confiance. C'est stupide, parce que j'ai réalisé des choses qui en demandaient beaucoup. Des voyages, par exemple, seule avec le guide du routard et un sac à dos. Au Venezuela et en Jordanie, pas le genre bronzette et daïquiri. Ou entrer à l'atelier de restauration de tableaux dans lequel je travaille actuellement, faire mon

baratin à la patronne et ressortir avec un contrat de travail alors que je n'étais pas encore diplômée. Et monter sur scène avec Mathieu Chedid pour chanter *La bonne étoile* en plein concert à La Villette ! Personne n'osait, alors qu'il nous le proposait. Je ne me suis pas dégonflée, j'y suis allée, j'ai chanté, même pas faux ! Résultat : applaudissements à tout casser et trois cent mille vues sur YouTube ! Il n'en fallait pas, là, de la confiance ? Donc, on lui fout la paix à ma confiance et on cherche le vrai coupable ! Un coupable qui ressemble drôlement à un sort qu'on m'aurait jeté. Pourquoi ? Aucune idée ! N'empêche que c'est sur moi que c'est tombé, merci ! Parce que si on réfléchit bien, quelle autre explication sensée peut-on trouver ? Je ne suis ni moche ni idiote, je n'ai pas de grosse verrue sur le nez et je ne trimballe aucune odeur de chacal mort derrière moi. Je ne transpire pas comme une baleine au moindre effort, mon rire est tout ce qu'il y a de plus normal, la taille de mes pieds aussi - je comprendrais que ça en rebute certains - et je sais me taire quand les autres ont besoin de calme. Sauf là, mais c'est normal, je suis chez le psy. Donc, maléfice il y a. Mais si je dis ça, Jonas appelle sa secrétaire, lui parle en langage codé et, dix minutes plus tard, trois infirmiers déboulent pour me passer la camisole. Donc, ça coince et on tourne en rond.

Quant à mon père, d'accord, il me manque, mais il ne faut pas exagérer. J'ai fait mon Œdipe à quatre ans, comme tout le monde, j'ai bien compris que je ne pouvais pas me marier avec lui et je suis passée à autre chose. Quel rapport avec le fait que les hommes ne m'approchent pas ? Il croit vraiment qu'ils se disent : « Cette fille est géniale, elle pourrait être la femme de ma vie, mais ça ne va pas être possible, son père est parti le jour de ses vingt ans. » ? Mon père est hors de cause, ma confiance aussi. Un sort, je n'en démords pas !

Pour lui faire plaisir, je raconte les vingt bougies que j'ai soufflées un samedi après-midi, les cadeaux que j'ai ouverts avec mes sœurs, le moment où mon père m'a serrée dans ses bras avant de sortir acheter du pain, puis le vide qui a suivi, les semaines, les années, la culpabilité avant de comprendre que non, je n'avais rien fait d'assez terrible pour qu'il parte sans se retourner. Avec ça, on est bien avancé ! Jonas note des choses sur son cahier, me pose des questions qui ne mènent à rien. Au moins pour moi. Donc, je me tais. C'est ma technique pour qu'il change de sujet. Au début, ça pouvait durer plusieurs minutes. Je me suis même endormie, une fois. Aujourd'hui, il a compris.

– C'est quoi, cette soirée de la dernière chance ?

C'est fascinant, chez les psys, comme la moindre expression peut prendre une dimension qu'elle n'avait pas au moment où elle a été formulée. Toutes mes soirées sont des soirées de la dernière chance, c'est comme ça que je tiens. C'est ma bouée, ma lumière au bout du tunnel. Ça fait des années que ça dure. Depuis que Louise, ma sœur cadette, m'a demandé ce qui bloquait chez moi. Référence au fait que je rentrais toujours seule, pas de galoche dans l'escalier ni de numéro à rappeler, la lose internationale.

– C'est l'anniversaire d'une amie d'une amie. Le genre bobo végétarienne, grand appartement dans le 14^e, des invités de tous horizons, du champagne, de la musique. Si, à minuit, personne ne m'a draguée, j'organise une tombola : le lot, c'est moi.

Pas besoin de lever la tête de mon divan pour savoir que ça le fait rire. Mon psy aime le recul dont je fais preuve sur le désastre de ma vie sentimentale. Parfois, je me dis qu'on devrait considérer nos séances comme un échange : je le fais rire et lui me soigne. En cinq ans, je n'ai pas avancé d'un centimètre.

– Vous trouverez quelqu’un pour vous accompagner dans la vie, Clémence, n’ayez aucun doute là-dessus.

– Vous pensez à quoi ? Un labrador ? Ça m’étonnerait, je n’aime pas les animaux. Enfin, c’est plutôt eux qui ne m’aiment pas.

– Je pense à quelqu’un qui vous correspondra et avec qui vous filerez le grand amour.

– C’est exprès que vous parlez comme au XVIII^e siècle ? Il y a message, là ? Je dois attendre qu’un gentilhomme me fasse la cour, point de précipitation damoiselle Clémence ? Parce que ça ne me va pas du tout, votre plan ! Je n’en peux plus, moi ! Je vous le redis ou pas ? Dix ans qu’on ne m’a pas touchée ! On est au XXI^e siècle, à la rencontre 2.0 ! Un sourire, trois mots, et on se mélange !

Bon, j’avoue, je me suis un peu emballée. Cette fois, c’est lui qui ne dit rien. Il attend que ça passe. On se calme, Clémence ! On souffle et on respire ! N’empêche, il en a de bonnes, lui ! Il croit que c’est facile à vivre ? Ma sœur aînée a trois gosses, ma cadette est en couple depuis deux ans, ma collègue Diane change d’amoureux toutes les semaines, alors que moi, j’ai une vie sexuelle à peine plus aride que le Sahara !

Je la boucle. Je ne dis plus rien, parce que ça m’énerve. S’il veut qu’on parle, c’est à lui de faire un effort. Il pourrait même s’excuser, d’ailleurs. Il est peut-être beau, sexy et tout ce qu’on voudra, mais il ne comprend rien. Ou alors, c’est moi qui ne comprends rien. Je me voile la face. Je suis une cruche qui ne ressemble à rien avec des pieds plus gros que je ne les vois.

– Et sinon, vous ne croyez pas qu’on a pu me jeter un sort ?

J’ai un doute, là. J’ai réellement posé la question ou elle est restée dans ma tête ? Si je l’ai posée, il va me

prendre pour une débile. Ce que, finalement, je suis peut-être. Cela dit, une débile chez le psy, où est le problème ? Le problème, il est que je claque soixante euros tous les mois pour sortir d'ici avec plus de questions qu'en entrant ! C'est vraiment un métier de fourbe, psychiatre !

– Personne ne vous a jeté de sort, Clémence.

Merde ! Je l'ai dit !

– Vous avez le droit d'y croire si cela vous rassure, mais les sortilèges n'appartiennent qu'à l'imaginaire. Et si la relation amoureuse garde parfois ses mystères, elle reste majoritairement cartésienne.

Je déteste quand il parle comme un psy.

– Vous auriez tort de vous en remettre à ce genre de théorie. Cela signifierait que vous n'avez aucune chance d'en sortir.

– Sauf si je trouve le ou la responsable. Vous savez que j'ai une amie d'enfance qui fabriquait elle-même ses poupées ? D'ici à ce qu'elle ait fait un stage vaudou, il n'y a pas loin, elle était assez bizarre comme fille !

– Du vaudou à Paris pour vous empêcher de séduire des hommes, vous trouvez ça sérieux ?

– Pourquoi pas ?

Nouveau silence, mais celui-là, je ne le sens pas. Jonas est en train de se dire qu'on a bien régressé, là. Cinq ans de psychothérapie foutus en l'air en cinq secondes. Tout à reprendre depuis le début, avec une dimension qu'il refusait de voir jusqu'ici : sa patiente est complètement perchée !

Je n'aime pas sa tête. Il n'ose pas me dire quelque chose. Et pourquoi il prend le téléphone, d'abord ?

– Sabine, vous pouvez rappeler Perrini, s'il vous plaît ? Vous lui dites de changer le saltimbocca en bruschetta... Pour midi, oui, merci !

Le coup de fil en langage codé à la secrétaire !

– Bon, docteur, ce n'est pas que je m'ennuie, mais j'ai promis à ma patronne d'arriver plus tôt.

– Il n'est que moins dix !

– Oui, mais il faut quand même que j'y aille !

Bizarrement, il ne m'empêche pas de partir. Il a même son regard bienveillant, ce qui fait que j'ai soudain un doute. Pour plus de sûreté, je lui fais son chèque rapidement et dis que je rappellerai la secrétaire pour prendre rendez-vous. Au moment de partir, je lui pose quand même la question :

– C'est quoi, brushbocca ?

– Bruschetta. Des tartines de pain grillé, arrosées d'huile d'olive et garnies de poivrons rouges et de légumes. Vous ne mangez jamais italien ?

Même en cherchant bien, je ne trouve pas de moment où j'ai eu l'air aussi idiot ! En même temps, ça me permet de réviser mon jugement : mon psy a raison, personne ne m'a jeté de sort, il se trouve juste que je suis la reine des pommes, raison pour laquelle aucun homme ne me tourne autour ! Merci, docteur, ravi de vous avoir connu, vous ne connaissiez pas un bon chirurgien capable de me greffer les neurones qui me manquent ?

– Vous devriez essayer, c'est excellent !

Des neurones ? Ah, non, sa bouffe italienne ! C'est ça, j'essaierai. J'essaierai surtout de tourner ma langue vingt fois dans ma bouche avant de l'ouvrir, oui !

Je me suis promis de ne rien boire. En tout cas, pas suffisamment pour être soûle et dire n'importe quoi. Je me connais, si je bois le verre de trop, mon moral explose en vol et un besoin irréprensible d'afficher ma misère affective m'envahit. Dans ces cas-là, il y a toujours une bonne copine pour me dire que je suis tellement formidable que je vais

forcément rencontrer quelqu'un, une autre pour me parler de sa cousine qui était comme moi et qui, finalement, vit très bien son célibat - elle a souvent trois chats et adore les expos en tous genres - et une troisième pour me tenir les cheveux quand je vomis dans les toilettes.

Ce ne sera pas pour ce soir. Je suis la fille la plus détendue qui soit, celle qui dégage des sourires dans tous les sens sans en faire trop. En arrivant, je me suis vue dans le miroir de l'entrée, l'officiel, l'intransigeant. Rien à voir avec celui de ma chambre devant lequel j'ai mis une heure à choisir ma robe. Si quelque chose cloche, couleurs mal assorties, maquillage trop appuyé, c'est trop tard ! Pareil pour le sourire. S'il est sincère, il éclate, s'il sonne faux, les gens se méfient. Surtout dans une soirée où on ne connaît personne. Le risque, c'est la vipère, la pro de la phrase assassine. Mais ce soir, j'ai tout bon. Il y a intérêt, parce qu'à cent soixante euros l'esthéticienne et deux cents le coiffeur, ça fait cher le râteau !

Au moins quatre-vingts personnes sont réunies dans un peu moins de cent mètres carrés, ce qui fait du monde dans toutes les pièces et la queue aux toilettes. Les fenêtres sont ouvertes pour aérer et évacuer la fumée des cigarettes et celle des vapoteux. Même à eux, je souris. Je ne leur montre pas qu'ils m'énervent à penser qu'ils ne dérangent personne. Le mélange de leurs odeurs est insupportable. Cerise, réglisse, nougatine. On croirait des gosses qui ont joué avec les parfums chez Sephora. Zen, Clémence, j'aime tout le monde, ce soir !

Surtout Thibaut. Je ne suis pas la seule à l'avoir remarqué. Mathilde aussi, ma meilleure amie. C'est grâce à elle que je suis là, elle connaît la fille qui fête son anniversaire. Mathilde est rarement célibataire, mais ses histoires d'amour ne durent pas. Trop exigeante ou pas

envie de s'engager, on n'arrive pas à savoir quand on en discute.

– Je te le laisse, c'est ton genre, m'a-t-elle glissé à l'oreille quand on l'a vu.

C'est gentil, mais, au point où j'en suis, ils sont un peu tous mon genre. Depuis des années, Mathilde fait tout ce qu'elle peut pour que je rencontre quelqu'un. Elle s'efface quand le même homme nous plaît, elle m'encourage et me donne mille conseils. Elle sèche aussi mes larmes et partage mes litres de glace dans les moments d'abattement. C'est notre combat à toutes les deux. Le jour où un type fourre sa langue dans ma bouche, je lui raconte tout en détail. Non, ce n'est pas vrai, on est pudiques. Mais elle sera contente pour moi. Peut-être ce soir. Ou demain matin, après une nuit de débauche.

– Comment tu t'appelles ?

– Clémence.

– Moi, c'est Thibaut. Tu connais Madeleine ?

– Non. Je suis avec une amie qui la connaît.

C'est lui qui est venu me parler. Je n'ai rien demandé, j'étais devant le buffet en train de choisir un petit-four, il s'est approché et a entamé la conversation. J'ai reposé celui au fromage, évité ceux avec des herbes ou des framboises pour ne pas en avoir plein les dents et j'ai opté pour une verrine. Plus simple à manger avec la mini-cuillère en plastique.

– On est amis depuis le collège.

Au moins, il n'est pas avec elle. Je coche.

– On n'est d'accord sur rien, mais on ne peut pas passer une semaine sans se voir. Si tout va bien, elle fera appel à moi pour son mariage.

Je ne comprends pas ce qu'il veut dire, mais j'acquiesce pour ne pas passer pour une nouille. En plus, avec la musique, je n'ai peut-être pas bien compris.

– C’est ça, l’amitié. On respecte les points de vue des autres en s’aimant quand même.

Je me fais peur quand je parle comme ça. J’ai l’impression d’avoir cinquante ans et d’ennuyer tout le monde. Heureusement, il sourit et embraye sur les relations humaines. Mathilde me fait un clin d’œil discret depuis l’autre bout du salon. Charles aussi, le troisième de la bande. Il est antiquaire rue Soufflot et il y a de l’eau dans le gaz avec sa copine. Elle est sortie de son côté, il ne voulait pas rester seul, on l’a emmené avec nous.

À cause du bruit, j’ai du mal à suivre ce que dit Thibaut, mais je fais la godiche intéressée. Continue de parler, mon beau, moi je suis ailleurs ! On est tous les deux dans un ascenseur, silencieux, ça grouille de phéromones. Au cinquième, la cabine s’arrête. Quelqu’un va entrer et rompre le charme. La porte s’ouvre, il n’y a personne. À peine se referme-t-elle qu’on se regarde, fiévreux. L’instant d’après, tu me plaques contre la paroi, tu m’embrasses, tu descends tes mains sous mes fesses et tu me soulèves pour que mes jambes enlacent ton bassin. On est collés, la température fait un bond de plusieurs degrés. Je ne vais pas tenir longtemps comme ça, je sens déjà le plaisir grimper en moi. Quelque chose, pourtant, gâche l’instant. Une odeur. Une odeur qui m’incommode. De l’ail ?! Je déteste ça !

– Ce n’est pas bon ?

Je mets quelques secondes à réagir. J’ai la mini-cuillère de ma verrine dans la main, vide. Je viens de manger un truc hyper-aillé. Je vais puer de la bouche toute la soirée ! Qui est le crétin qui a commandé des verrines à l’ail ? Pourquoi pas au munster ou au piment, tant qu’on y est ?

– C’est l’ail, dis-je en cherchant un endroit où poser ma verrine. Chargé à ce point, ça fait un peu contraceptif !

Je regrette de l’avoir dit, mais ça a le mérite de le faire rire. Peut-être qu’il n’aime pas non plus. Ou qu’il était aussi

dans un ascenseur. Gentleman, il me tend un mojito que je m'empresse de boire. Ail et rhum vont aussi bien ensemble que le Nutella et le saucisson. L'air de rien, je réprime un haut-le-cœur et j'avale. Il me faut plusieurs gorgées pour faire disparaître le goût de l'ail. À la quatrième, je prends conscience que je risque de passer pour une alcoolique. J'arrête et le regarde comme si de rien n'était.

– Sinon, tu sais où tu pars en vacances ?

Encore plus stupide que le reste ! Ça tombe comme un cheveu sur la soupe, j'ai l'air ridicule. Le pauvre est en train de comprendre qu'il est tombé sur le boulet de la soirée. Il y a des tas de filles intéressantes, drôles et jolies à la fois, il a fallu qu'il vienne me parler.

– Tu sais danser ça ? demande-t-il sans répondre à ma question, ce qui confirme qu'elle était d'une platitude sans nom.

L'épreuve de la dernière chance, comme dans *Top Chef*. Je tends l'oreille et reconnais une chanson d'Elvis Presley. *A Little Less Conversation*. Il y a message, là ? Tu as de la chance, bonhomme, que je sache danser le rock ! J'ai dépensé une fortune en cours de danse. Pour ne pas avoir l'air nunuche en soirée et rencontrer des gens sympas. J'ai aussi pris des cours de cuisine, j'ai fait du taï-chi, de la randonnée, j'ai même posé nue pour des étudiants en art... Bon, tu t'en fous. C'est moi qui ai de la chance, tu n'en as pas encore assez de ma compagnie !

J'adore cette musique. Thibaut s'amuse à me faire virevolter. Lui aussi a pris des cours, il sait danser en ligne et connaît plus de trois passes. Il est à l'aise, il me guide bien, les invités frappent des mains en rythme, on est l'attraction du moment. Il va quand même falloir que la musique s'arrête, parce que le mojito menace de remonter comme un geyser. Ce serait dommage de gâcher ce moment avec un joli vomi sur le parquet. Thibaut me fait tourner une

dernière fois, me cambre en me tenant le dos d'une main, on prend la pose sur la note finale, succès total, ça applaudit, ça siffle, ça crie, on est les champions, embrasse-moi, chéri ! Bon, d'accord, serre-moi, ce sera déjà ça !

Les minutes qui suivent, je reste perchée sur mon nuage en faisant comme si cette petite prestation m'arrivait toutes les semaines. Plus personne n'ose danser après ça, on a placé la barre trop haut. Mathilde et Charles sont fiers de moi, mais restent avec leurs amis du moment. Pas question pour eux de perturber mon idylle naissante avec Thibaut.

Deuxième mojito, puis troisième et même quatrième au fil de la conversation. Je ne sais même plus de quoi on parle, de tout et de rien probablement. Je suis devant une fenêtre, l'air frais me fait frissonner. Tu as assuré, Clémence ! Et tu vas continuer toute la nuit ! L'amour, c'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas. Chez lui ? Chez toi ? Les deux, mon capitaine !

J'attends le moment où l'on va se taire pour que nos lèvres s'apprivoisent. Avant le grand déchaînement. Tout le monde nous verra, la passion va éclabousser l'appartement et peut-être bien le quartier. Dix ans que j'attends ça ! On prétextera une migraine, un réveil à l'aube, n'importe quoi pour s'éclipser. Personne ne nous en tiendra rigueur, c'est la vie ! Il faut bien que des enfants naissent sur cette terre !

– Je suis très content de t'avoir rencontrée, Clémence. Je me souviendrai longtemps de ma dernière soirée en civil.

J'ai un doute. D'abord, il ne m'a pas embrassée, ensuite, je connais trop bien ces petites phrases qui veulent dire « salut, c'était très bien, mais non merci ». J'ai dû mal comprendre et je tâche de rester détendue. Jusqu'au moment où il m'embrasse. Sur la joue. Je perds cinq degrés d'un coup et j'ai du coton à la place des jambes. En plus, je suis presque soûle. J'ai la tête qui tourne, la musique est trop forte ; forcément, je mets du temps à réagir. Et je n'ai rien

compris à son histoire de dernière soirée en civil. Il m'a dit qu'il travaillait pour le Secours Catholique, il ne va pas me faire croire qu'il part faire la guerre en Afghanistan ? Je suis soûle, mais pas débile.

– Tu t'en vas comme ça ? Sans moi, je veux dire ?

J'ai dû parler sèchement parce qu'il me considère différemment. Il a le regard de celui qui redoutait d'en arriver là. Il est désolé et ne sait pas comment m'expliquer qu'il va m'abandonner comme une truite pas fraîche.

– Je ne peux pas rester, c'était convenu comme ça.

– Ça veut dire quoi « c'était convenu comme ça » ? On a passé deux heures ensemble, on a dansé, on a bu des mojitos, j'ai fait plusieurs tours d'ascenseur pendant que tu me parlais. Je fais quoi, maintenant ?

Pas sûr qu'il ait compris le coup de l'ascenseur, mais je m'en fiche. Autour de nous, les conversations ont baissé d'un ton. Des regards convergent discrètement. Ils savent qu'il se passe quelque chose, qu'un psychodrame vient de naître tout près d'eux. J'ai droit à des coups d'œil gênés. La pauvre fille a cru qu'elle allait mettre le grappin sur le beau gosse. Elle a rêvé, il est trop bien pour elle.

– Clémence, tu es une fille formidable.

– Je ne suis pas formidable ! Si je l'étais, tu resterais ou tu m'emmènerais avec toi !

Cette fois, j'ai parlé fort et tout le monde nous regarde. Ce n'est pas ma faute, c'est la colère et la désillusion, un cocktail immonde à avaler. Je connais la rengaine : j'ai baigné dans un rêve pendant deux heures et je dois en sortir pour retourner dans mon monde triste et fade, les steppes de Nouvelle-Zélande en hiver, le froid et le vent. Je suis faite pour vivre au milieu des trolls, sûrement pas pour les soirées parisiennes avec des hommes beaux, charmants, qui savent danser le rock. Je croise le regard de Mathilde, elle est désolée pour moi. C'est elle qui nous a amenés ici, elle va se

sentir responsable alors qu'elle ne l'est pas. Et moi, je m'acharne, signe que cette déception est plus forte que les autres.

– Qu'est-ce que tu vas me sortir comme excuse ? Je te préviens, on me les a toutes faites. Tu pars en mission dans un sous-marin ? Tu es né sous X et tu viens de retrouver ton père en Australie ? Ne me fais pas le coup du beau gosse gay, je déteste ça. C'est quoi, alors ? Tu vas rentrer dans une secte ?

– Presque.

– Quoi, presque ?

J'entends la moitié des mots, personne n'a pensé à baisser le volume de la musique. Dommage pour eux : quitte à profiter de mon humiliation, autant le faire dans de bonnes conditions !

– Je rentre dans les ordres.

– Oui, ben moi, c'est dans le désordre que je vais rentrer !

Je sais que mes larmes sont en train de ruiner mon maquillage, mais ça ne me fait ni chaud ni froid. Je n'écoute pas ce qu'il dit, je pense à mes draps froids quand je vais me coucher, à mon appartement vide quand je vais me réveiller, à la journée qui va suivre, et aux autres, tristes à mourir.

– Demain matin, je pars pour l'abbaye Saint-Matthieu, dans les Alpes. Je vais y passer un an ; ensuite, j'entrerai au séminaire pour devenir prêtre.

Il se fout de moi ! Ils sont tous de connivence et je passe pour une dinde. Je les regarde tour à tour. Si j'avais le pouvoir, je les pétrifierais sur place ! Des statues pour l'éternité ! Mieux, j'effacerais les dernières minutes de leur mémoire ! Cette soirée n'a pas eu lieu, c'est pour eux une illusion, pour moi un cauchemar.

– Thibaut célébrera mon mariage quand il sera prêtre.

C'est Madeleine, la fille qui fête son anniversaire. Elle s'est approchée de moi et caresse mon bras doucement pour me reconforter. Elle semble sincère, elle est désolée pour lui et pour moi. Mathilde et Charles arrivent à leur tour, ils pressent mes épaules d'une main amicale. Cette fois, quelqu'un a baissé le son de la musique, par décence pour mon amour mort-né. Qu'est-ce que je fais là ? J'ai tout gâché. Je suis ridicule alors que je me croyais invincible. Terrassée par un danseur-prêtre, je ne l'avais pas encore faite, celle-là !

Je sèche mes larmes avec le mouchoir qu'on me tend, je respire et je fouille au fond de moi à la recherche d'un sourire. Je suis forte à ce jeu, j'ai de l'entraînement. J'attendrai d'être dans la rue pour m'effondrer. Avant, je dois partir. Vite et sans amertume. Il n'y a pas pire spectacle que le fiel déversé par une femme éconduite. C'est du Guitry, je crois. Ou un de ces misogynes qu'on voit trop à la télé.

– Mon père ! Je vous souhaite tout le bonheur du monde dans votre abbaye. Madeleine, bon mariage à toi ! Si tu sens que ça manque de spectacle, tu me passes un coup de fil ; normalement, le samedi soir, je ne fais rien. Les autres, ravie de vous avoir connus !

Mathilde et Charles proposent de me raccompagner, mais je refuse. Ce n'est pas leur fête que j'ai gâchée, seulement la mienne. Dans cinq minutes, tous auront oublié l'incident, c'est mieux comme ça.

Ma veste est accrochée par-dessus les autres sur le porte-manteau de l'entrée. J'illumine ma sortie avec ce qu'il me reste de sourire, il est temps que je disparaisse. La porte qui se referme derrière moi claque dans le silence de l'escalier, on dirait celle d'un tombeau.

J'aime Paris, mais pas ce soir. Il est à peine minuit, la soirée des gens que je croise ne fait que commencer, alors que la mienne est déjà terminée. Ça m'aiderait d'en vouloir à quelqu'un, mais tout est de ma faute. Il y en a quand même un que je vais ratatiner sans états d'âme, c'est mon psy adoré. « Vous trouverez quelqu'un avec qui filer le grand amour, Clémence. » Ben, voyons ! C'est une soutane que le grand amour veut enfiler, pas moi ! Alcool + moral à zéro = légère tendance à la vulgarité. C'est moche, mais ça soulage !

C'est moi qui devrais rentrer dans les ordres. Qu'est-ce que ça changerait, après tout ? Sœur Clémence, robe, sandales et cornette, abstinence et don de soi. Qui sait si je n'y suis pas déjà rentrée ? C'est peut-être ça le sort qu'on m'a jeté. Je suis devenue bonne sœur à mon insu. Ce qui expliquerait tout. Les hommes me fuient parce qu'ils sentent que je ne suis pas faite pour ça. Ils flairent la main de Dieu prête à les claquer en cas de péché. Je dis n'importe quoi, je me fatigue toute seule !

À force de divaguer, je ne reconnais même plus le chemin. L'idée de départ était de rejoindre Denfert-Rochereau à pied et de rentrer en métro jusqu'à Vincennes. J'aurais pu prendre un taxi, mais je n'avais pas envie qu'on voie ma tête de près. Encore moins de parler, même pour donner mon adresse. En pensant prendre un raccourci, j'ai emprunté une rue piétonne que je ne connais pas. Point positif, elle sent la rose et la glycine. Des gens parlent et rient derrière les fenêtres ouvertes. J'ai l'impression d'être chez eux, d'avoir pénétré dans une communauté sans y être invitée. Je fais en sorte que mes talons ne résonnent pas sur le pavé, je préfère qu'on ne sache pas que je suis ici, je ne fais que passer. Je pourrais ne pas être rassurée, mais c'est tout le contraire. L'atmosphère y est calme sans être

inquiétante. Comme si j'étais entrée dans un nouvel espace-temps, une quatrième dimension ou le quai 9 $\frac{3}{4}$ dans *Harry Potter*. Étant du genre rationnelle, on va dire que c'est les mojitos. Au bout de quatre, je pense de travers. D'ailleurs, j'ai un début de migraine qui ne présage rien de bon. Mieux vaut m'éviter dans ces cas-là, j'ai tendance à manquer de patience ! Et je déteste me perdre dans Paris, alors que ça fera bientôt trente ans que j'y habite !

La ruelle fait un S, un lampadaire grésille et menace de s'éteindre. C'est là que je la vois. Une femme immobile devant la grille d'un jardin. Elle est âgée, plus que ma mère. Je jette un coup d'œil à gauche et à droite, mais ne vois personne d'autre. Qu'est-ce qu'elle fait là, si tard ? Si elle me demande de l'argent, je l'envoie promener. Ce soir, j'ai ma dose. Par contre, elle connaît peut-être le quartier mieux que moi ?

– Excusez-moi, je voudrais retourner vers Denfert-Rochereau. Vous savez si c'est par là ?

Elle ne répond pas et me dévisage comme si elle ne m'avait pas vue depuis des siècles. Soit elle n'a rien compris, soit, avec ma chance de la soirée, elle est dingo. Pas impossible, l'hôpital Sainte-Anne est à moins d'un kilomètre à vol d'oiseau !

– Ce n'est pas grave, je vais trouver, dis-je en poursuivant mon chemin.

– Vous êtes plus égarée que vous ne pensez, jolie même !

Elle a parlé dans mon dos. Je pourrais continuer en l'ignorant, mais c'est plus fort que moi, il faut que je m'arrête. Quelque chose est en train de monter en moi, une colère froide que j'ai dû mal à contenir. J'ai deux solutions : reprendre ma route en faisant comme si je n'avais rien entendu ou faire demi-tour et lui demander de quoi elle se mêle.

– Vous avez besoin d’aide, on dirait ?

Le ton n’est pas moqueur, mais ce n’est pas le moment de me chercher. Cette fois, je ne laisse pas passer.

– C’est quoi, votre problème ?

– Mon problème ? Je n’ai pas de problème !

Moins de dix mètres nous séparent, que je comble en trois secondes. Elle a de longs cheveux mal peignés et porte une robe vieillotte sous un gilet usé. Elle n’a pourtant rien d’une clocharde. Son regard est vif et son sourire bienveillant. Elle est calme et attend que je m’énerve. Ce que je fais :

– Que savez-vous de moi pour me parler comme ça ? Vous me connaissez ? On a des amis communs ? Non, alors mêlez-vous de vos affaires, parce que ce n’est pas la soirée pour m’asticoter ! Je vous demande ce que vous faites ici, à cette heure ?

– Je vous attendais.

– Comment ?

– J’attendais que vous passiez pour vous aider.

Et voilà ! Elle est folle, et c’est sur moi que ça tombe ! Comme si la soirée n’avait pas déjà été un désastre ! Et ce flegme à la limite de la suffisance m’énerve au plus haut point ! Si elle m’inverse les tournures de phrases à la Maître Yoda, je la satellise !

– Parce que vous saviez que j’allais passer par là, peut-être ? Je me suis perdue, figurez-vous !

– Vous me cherchiez.

– Je ne sais même pas qui vous êtes !

– L’important est que vous m’ayez trouvée.

C’est ma faute, je n’aurais pas dû engager la conversation. C’est comme discuter avec un pigeon, on finit forcément frustré. Mais, puisque j’ai commencé, autant aller jusqu’au bout. La seule chose qui m’inquiète est que cette femme n’existe peut-être que dans mon esprit. Dans ce cas,

je suis en train de parler toute seule, probablement sous l'œil de plusieurs personnes qui profitent du spectacle dans l'ombre de leur appartement. Possible que l'une d'elles appelle les flics pour venir ramasser la dingue que je suis !

– Écoutez-moi bien... que vous soyez là ou pas ! Ce soir, j'ai cru que ma vie allait enfin basculer, qu'un homme allait m'embrasser, me ramener chez lui pour me faire l'amour toute la nuit, et qu'on allait vivre des semaines, voire des années ensemble. Seulement, il a prononcé la phrase qui tue tout espoir dans l'œuf. Il m'a dit que j'étais formidable. Vous savez ce que ça signifie d'être formidable ? Ça veut dire qu'au mieux vous serez la bonne copine, celle qui vous accompagne au resto ou au concert, celle à qui vous racontez vos aventures et vers qui vous vous tournez quand vous vous faites plaquer ! Vous connaissez le Géant Vert ? Le grand couillon qui cultive son maïs avec un rire benêt ? Eh bien, ce soir, c'est son râteau que j'ai pris ! Pas le râteau lambda qu'on trouve chez Jardiland, non, ceux-là, je les ai tous. Je vous parle du méga-râteau, le râteau de concours, réservé aux nulles olympiques ! Cherchez plus, c'est moi qui l'ai ! Voilà ce que j'ai fait ce soir, madame ! Alors, franchement, vous croyez que je suis venue exprès ici pour vous trouver ? J'ai pris cette rue au hasard, si vous voulez savoir !

– Et vous m'avez trouvée.

Quelqu'un vient de me poser un sac de ciment sur les épaules. Si elle ouvre encore la bouche, je vais m'enfoncer au milieu des pavés. Cela dit, je ne trouve plus rien à dire. Cette folle m'a cloué le bec et je n'ai même plus la force de bouger. Possible que je dorme là. Au point où j'en suis !

– Comment vous appelez-vous ?

– Clémence, pourquoi ?

Je ne reconnais pas ma voix. C'est la mienne, mais comme sortie d'un rêve ou d'un écran de télé. C'est ça, je ne

suis pas vraiment là. Je vois le film de ma vie à travers un écran. Il faut vraiment que j'arrête l'alcool, moi ! Et si je ne suis pas là, est-ce que je suis chez moi en train de dormir ? Est-ce que cette soirée a bien eu lieu ? Un prêtre danseur, où est-ce que je suis allée chercher ça ?

– Je vais vous aider, Clémence. Vous confier le pouvoir qui vous manque pour être heureuse.

– Sans blague ?

– Mais attention, posséder un pouvoir ne résout pas tout.

– Je sais. J'ai croisé Spiderman chez le psy, tout à l'heure. Il n'en peut plus de balancer de la toile. Grosse déprime, Spidy !

Génial d'être dans un rêve et de balancer des punchlines !

– Je vais vous confier le pouvoir de séduire qui vous voudrez.

– Vous n'avez pas plutôt une cape d'invisibilité ?

– Cela ne durera pas longtemps.

– Dans trois semaines, j'aurai trente ans, au cas où ça vous intéresse.

– Parfait, trois semaines. Le soir de vos trente ans, il faudra que vous ayez trouvé l'amour de votre vie.

– Il y aurait moyen d'avoir un paquet-cadeau ?

– Si vous ne l'avez pas trouvé, vous resterez vieille fille jusqu'à la fin de votre vie.

– Je me disais aussi, ça paraissait trop beau !

– Demain matin, quand vous vous réveillerez, vous serez une autre femme.

– Une femme avec une gueule de bois, je sais.

– Vous aurez le pouvoir, Clémence. Sachez vous en servir !

– Promis ! J'aurai un nom de super-héros ou je garde *Clémence* ? Je dis ça, c'est au cas où un producteur voudrait

faire un film. C'est mieux avec un nom qui accroche !
Batman, Thor, ça en jette !

– Je vous l'ai dit, le pouvoir n'est pas la solution !

Elle est d'un sérieux ! Limite austère. Elle aurait dû boire un ou deux mojitos, elle serait un peu plus détendue.

– O.K., c'est noté ! Bon, ce n'est pas que je m'ennuie, mais j'ai un peu de route avant de retrouver mon lit. Sauf que j'y suis peut-être déjà, en train de ronfler comme une tractopelle. On se dit « à dans trois semaines, même heure, même endroit » ? Je vous présenterai mon futur mari, un type formidable !

– Je l'espère, Clémence.

Elle m'énerve avec son air sûre d'elle. Et puis, j'ai mal au ventre. Je sens le mojito remonter, accompagné de relents d'ail. C'est ignoble.

– Je ne voudrais pas abuser, mais parmi vos pouvoirs, vous n'auriez pas la téléportation ? Je suis pas mal en retard, dans la vie, ce serait pratique.

– Prenez soin de vous et allez vous coucher. Ça ira mieux demain.

Je ne lui claque pas la bise, on ne se connaît pas assez. Je lui fais un petit signe de la main et reprends ma route. Au bout, j'aperçois un flot de voitures, le retour à la civilisation.

– Pardon, madame, vous savez où débouche cette rue ?

Qu'est-ce qu'il y a, encore ? Il veut quoi, lui ? Je suis fatiguée, soûle, toujours célibataire et je viens de taper la discute avec une vieille folle qui n'était peut-être pas là ! Cela dit, le type qui vient de me poser la question n'a pas l'air mieux que moi. Le problème, c'est que je ne suis pas d'humeur !

– Je n'en sais rien ! Allez demander à Mary Poppins, elle sera ravie de vous voir !

J'ai à peine vu son visage. Pareil pour lui, ça vaut mieux comme ça. Sur une pancarte, le lis rue des

Thermopyles, au cas où j'aurais envie de revenir. Un peu plus loin, je reconnais la rue Didot. Je lève la main et un taxi s'arrête aussitôt. C'est ce que j'aurais dû faire dès le début.

En me couchant dans mon lit, j'ai l'impression d'avoir un casque de moto vissé sur la tête. Sur la commode de ma chambre, mon père me regarde avec un air de reproche. Je n'ai pas le courage d'aller retourner le cadre. Encore moins de lui parler comme je le fais parfois. Souvent. Trop souvent !

Je n'en peux plus de ces soirées. Anniversaire humiliant, rencontre de la quatrième dimension, ça fait beaucoup pour moi ! À partir de demain, je milite pour l'abstinence ! D'alcool, pas de sexe !